L'auteur de l'article fait une critique justifiée de la thèse trop absolue de Momigliano pour qui les Grecs rechercheraient l'isolement ; et G. Salmeri de donner des contre-exemples : les soldats de Xénophon, dans l'*Anabase*, ont de nombreux interprètes et multiplient les contacts avec les peuples « barbares » qu'ils rencontrent. Le « monolinguisme » attribué aux Grecs par Momigliano souffre beaucoup d'exceptions : en Sicile de l'Ouest, on note l'existence d'un bilinguisme gréco-punique (p. 168) ; les langues indigènes, en Asie Mineure, sont largement utilisées et ce, jusqu'aux IV^e^ et V^e^ siècles de notre ère, etc. Certains sous-titres — traduits en italien — de l'ouvrage de Momigliano (« Le communicazione difficile », « Le communicazione impossibile tra i Greci e gli Altri ») présentent des développements très discutables, etc.

L'article 8, consacré aux *Origines de Rome* souligne les points communs entre les thèses de Momigliano et celles de Niebuhr (sympathie pour les plébéiens, intérêt des *conuiualia*). Importance de Timée, le premier historien grec à s'intéresser à l'histoire de Rome. Méfiance de Momigliano envers a) l'archéologie : c'est la tradition littéraire, car les pierres et les statues sont muettes, qui doit être le guide principal pour connaître les civilisations ; b) les thèses d'Alföldi et de Dumézil : les appels faits à l'indo-européen sont abusifs et relèvent souvent de la seule imagination.

Il est regrettable que l'article 9 relatif à la *review* qu'avait faite Momigliano de l'ouvrage célèbre de Syme (*Roman Revolution*) ne traite du sujet que quelques pages avant la fin ! Gino Bandelli, l'auteur de l'article, note que Syme n'a pas raison lorsqu'il ne s'intéresse qu'aux « chefs » (« leading men ») et non aux « masses », car ce sont elles qui font les révolutions. Importantes sont les citations que fait Bandelli, notamment celles de P. Treves (p. 204), un collègue de Momigliano, qui partageait les mêmes idées « libérales » que lui : « Hannibal est un vaincu, comme Démosthène et comme Pompée, comme Léonidas et Caton » ; Treves appelle Hannibal « il grandissimo Semita » (le même Treves s'oppose à l'idéologie fasciste qui fera de César le seul grand homme — idée voisine chez J. Carcopino). On comprend dès lors le jugement très sévère que porte Momigliano (*Nono Contributo*, p. 510) sur l'ouvrage de Syme : « This is a book which in its straight forward lucidity one can appreciate but after having read *Mein Kampf* ». De même à propos du *De bello ciuili* de César, « one of the most definitely amoral books of any political literature ». À noter, cependant, l'étonnement justifié de l'auteur de l'article, qui ne comprend pas pourquoi Momigliano ne fait jamais mention du savant contributeur (prosopographie) de la *R.E.*, F. Münzer, mort, parce que juif, dans les camps de concentration.

La conclusion d'E. Gabba, très vague et généralisante, est un peu décevante.

P. Jal.

Histoire des religions.

Classical Mythology, eighth edition, by Mark P.O. Morford and Robert J. Lenardon : New York-Oxford, Oxford University Press, 2007, 820 pages, glossary, index.

Ce beau livre n'est ni un dictionnaire, ni un répertoire, c'est une œuvre qui comporte beaucoup d'idées, de choix et d'organisation, et d'abondantes traductions en anglais dues aux auteurs eux-mêmes. Il est aussi magnifiquement illustré (22 photographies en couleur et 128 en noir et blanc) de façon éclectique : monu-

ments figurés antiques, illustrations des livres de la Renaissance, œuvres modernes et contemporaines.

Mais il faut tout de même constater qu'il s'agit d'une huitième édition et que les précédentes n'ont pas été proposées pour compte rendu à la *Revue des Études Latines*, du moins à ma connaissance. Cependant, il y a des compléments et en particulier un chapitre nouveau sur la mythologie d'Ovide, ce qui me paraît très judicieux quoique tard venu et un peu bref malgré trois belles illustrations (*Cydippe* de Paulus Bor, ca. 1640, *Vertumne et Pomone* de Boucher, 1749, et *Pyrame et Thisbé* de Hans Wechtlin, ca. 1515). La bibliographie est évidemment de langue anglaise pour ce chapitre 25 comme pour les autres, puisque les Américains ne lisent jamais que leur propre langue ; mais j'aurais moi aussi choisi, entre autres, la série d'études éditée par Ch. Martindale.

Les auteurs font d'abord une revue des principales interprétations de la mythologie : Eliade, Max Müller, Freud, Jung, etc. ; celles de Frazer, R. Graves, B. Malinowski ; celles des structuralistes, Levi-Strauss, Propp, Burkert ; les études comparatives et celles des « féministes », avec une conclusion personnelle et une présentation rapide des sources. Puis viennent les mythes de la création d'après la *Théogonie* d'Hésiode. Voici la série des douze grands Olympiens, Pan, Écho et Narcisse qui a droit à quelques propos singulièrement intéressants, les mythes d'Éleusis, l'« After-Life », Orphée et l'orphisme.

La deuxième partie traite des légendes grecques ; elle est moins originale, mais comporte des cartes et des références au « Folktale ». Sont tour à tour présentés les légendes thébaines (avec beaucoup de citations textuelles et une reproduction de l' « Œdipus Rex » de Max Ernst), les légendes mycéniennes, les légendes troyennes selon l'*Iliade* (la reproduction de l'« Hector et Andromaque » de Chirico fait beaucoup penser au « Narcisse » plus tardif de Salvador Dali), les retours et l' *Odyssée*, Persée, Héraclès, Thésée et les légendes de l'Attique, Jason, Médée et les Argonautes.

La troisième partie étudie la mythologie romaine, avec un chapitre 26 très clair à propos de ses origines et tout est bien classé. Les chapitres 27 et 28 de la quatrième partie sont particulièrement bien venus : survie de la mythologie dans la littérature, l'art, la musique, la danse et le film ; c'est passionnant et bien remis à jour. Glossaire et index sont très efficaces. Et c'est vraiment un ouvrage dont les nombreuses réimpressions sont dues à son succès et à ses améliorations continues. Il faut le lire, le feuilleter et le consulter le plus souvent possible.

Simone Viarre.

Mary Beard, John North et Simon Price, *Religions de Rome* (traduction) : Paris, Picard, 2006, 414 pages.

J'ai déjà dit (*REL*, 76, 1998, p. 390 sq.) tout le bien que je pensais du grand livre de Mary Beard, John North et Simon Price, *Religions of Rome,* Cambridge, 1998. Il est désormais accessible dans une version française fidèle et aisée, appelée à une large diffusion, mais qui n'est en fait que la traduction du seul tome I, *A History*, intégralement reproduit, avec toutes ses cartes et figures. La bibliographie a été légèrement actualisée, dans la présentation liminaire de la p. 365. Le reste est sans changement.

Je n'exprimerai que deux regrets : que le si précieux et si passionnant tome II, *A Sourcebook*, ait entièrement disparu, victime des contraintes éditoriales ; et que l'école française d'histoire des religions n'ait pas été en mesure de donner une suite

« impériale » à *La religion romaine archaïque* de Georges Dumézil. Saluons donc le nouveau *BNP*, même s'il ne fait pas oublier l'irremplaçable édition anglaise en deux volumes.

Jacqueline Champeaux.

Nommer les Dieux. Théonymes, épithètes, épiclèses dans l'Antiquité, textes édités par Nicole Belayche, Pierre Brulé, Gérard Freyburger, Yves Lehmann, Laurent Pernot, Francis Prost, coll. Recherches sur les Rhétoriques Religieuses, 5 : Turnhout, Brepols-Presses Universitaires de Rennes, 2005, 665 pages.

Ce gros volume réunit les communications présentées lors de deux colloques homonymes, indépendants et simultanés, à quelques semaines près, tenus à Rennes et à Strasbourg : sujet dans l'air du temps ! Judicieusement, les organisateurs des deux rencontres ont opté pour une publication commune, réorganisée et repensée, de ces quarante-quatre contributions, qui portent essentiellement sur les religions grecque et romaine, mais aussi sur l'Égypte, le judaïsme, le christianisme. L'ensemble est construit en six parties, chacune introduite par une présentation de N. Belayche et F. Prost. Je ne saurais, pour d'évidentes raisons de longueur, faire un sort à chaque contribution ; je me bornerai donc, au-delà de la simple mention de l'auteur et du titre, à une indication rapide de l'intérêt offert par les études les plus neuves et les plus riches.

I — Penser et écrire le nom. Marisa Squillante, « La *nominatio* nella tradizione retorica e nella manualistica della tarda latinità », réfléchit, en linguiste et d'un point de vue théorique, sur la *cognominatio*. Laurent Pernot, « Le lieu du nom (τόπος ἀπὸ τοῦ ὀνόματος) dans la rhétorique religieuse des Grecs » : sur les hymnes rhétoriques, qui offrent un témoignage important pour la connaissance des mentalités. Monique Halm-Tisserant, « Nommer les dieux au flanc des vases » : les inscriptions (noms, épithètes, épiclèses) ont une fonction épideictique. Ugo Criscuolo, « Proclus et les noms des dieux : à propos du *Commentaire au Cratyle* » : le nom est l'effigie de la chose, les noms barbares des dieux comme les noms grecs. Georg Petzl, « Sur des noms de dieux dans l'épigraphie de l'Asie Mineure : différents degrés d'abstraction » : notions dont l'existence est tantôt assez concrète, tantôt fantomatique, ou qualités du Divin (le Saint, le Juste). Christian Boudignon, « Jésus et noms de scène du dieu des chrétiens », remonte jusqu'à Origène, pour définir le statut des noms du Père, du Fils, de l'Esprit, de Jésus, intermédiaires, en quelque sorte, entre les noms propres et le nom commun du « dieu » anonyme des chrétiens. John Scheid et Jesper Svenbro, « Les *Götternamen* de Hermann Usener : une grande théogonie » : sur le système de Usener (les *Sondergötter* fonctionnels), illustré par les listes des arvales. Gérard Freyburger, « G. Radke et le concept de la nomination divine » : une évaluation, non sans réserves (Mars = « l'attribution », agraire, ou l'invocation contraignante).

II — Une théologie par le nom. Johann Goeken, « Le nom de Zeus ». Paola Cassella d'Amore, « La denominazione di Zeus Ἱκέσιος con particolare riferimento alla tragedia » : deux études particulières sur le nom de Zeus, à partir d'un texte (l'hymne d'Aelius Aristide) ou des tragiques (le dieu du suppliant, dans le contexte d'une supplication personnelle). Gabriella Pironti, « Au nom d'Aphrodite » : réflexions sur la figure et le nom de la déesse née de l'*aphros*, écume de la mer, et du sperme, comme il sied à une déesse qui a compétence sur les humeurs vitales. Pierre Brulé, « Le polythéisme en transformation : les listes de dieux dans

les serments internationaux en Grèce antique (v^e^-ii^e^ siècle av. J.-C.) », montre un polythéisme évolutif, où jouent structure et histoire, entre divinités panhelléniques et formulations locales. Yves Lehmann, « Théonymie et théologie chez les poètes latins archaïques », fait le bilan, y compris chez Plaute, des nouveautés dues à l'influence de la mythologie et de la philosophie grecques. Mariacarolina Santoro, « Ricerche sulle denominazioni divine nei papiri ercolanesi : l'opera teologica di Demetrio Lacone (PHerc 1055) », sur la théologie épicurienne, d'après le traité sur *La forme de la divinité* de Démétrios le Lacédémonien. Simon C. Mimouni, « Comment les chrétiens d'origine juive au i^e^ siècle ont-ils désigné leur messie Jésus ? » Par le titre παῖς, qui l'identifie au « Serviteur Souffrant ».

III — La construction du nom et les fonctions de l'épiclèse. Paola Scarpi, « Des Grands Dieux aux dieux sans nom : autour de l'altérité des dieux de Samothrace » : les Cabires, grands, indéterminés et innommés, dieux à mystères qui maîtrisent la mort. Robert Parker, « Artémis Ilithye et autres : le problème du nom divin utilisé comme épiclèse » — réflexion de grande qualité sur « le double nom cultuel grec », absorption ? ou reconnaissance d'affinités ? ou hommage aux grands dieux : Zeus équivaut à « tout-puissant ». Puis une « suite » apollinienne, avec Jean-Baptiste Cayla, « Apollon ou la vie sauvage : à propos de quelques épiclèses d'Apollon à Chypre », qui montre la cohérence des épiclèses du dieu civilisateur, dans son rapport à la Grande Déesse, Aphrodite. Anne Jacquemin, « Panthéon et épiclèses delphiques : Apollon et les autres dieux » : la géographie sacrée que dessine l'emplacement de leurs cultes respectifs répond aux besoins religieux des habitants de la cité. Anne-Laure Philippe, « L'épithète Δελφίνιος », qui peut avoir des significations multiples (dieu au dauphin ? de Delphes ?), en fonction de spécificités locales. Gérard Siebert, « Nommer Hermès dans la tragédie grecque », dégage la complexité de l'appareil rhétorique qui permet aux poètes non seulement de nommer, mais d'évoquer le dieu et son image. Vinciane Pirenne-Delforge, « Des épithètes exclusives dans la Grèce polythéiste ? L'exemple d'*Ourania* », qui montre la plasticité du polythéisme : l'épiclèse est le propre d'Aphrodite, en tant que grande déesse céleste du bassin méditerranéen, aussi bien que comme fille d'Ouranos. Fabrice Poli, « Jupiter *Versor* et Hercule *Trinnianus* : les épiclèses dans le monde oscophone » : le sous-titre est plus révélateur que le titre ; classement des épiclèses en quatre catégories : localisantes, hiérarchisantes, syncrétiques, attributives. Jean-Louis Girard, « *Mulciber* : une épiclèse usuelle de Vulcain », maître du feu apprivoisé. Françoise Labrique, « Le Ba-Uni de Khonsou-Thot, juge et partie », où s'expriment, à travers les noms doubles et leurs relations complexes, les spécificités égyptiennes.

IV — Les noms des dieux à l'épreuve de l'histoire. Françoise Rougemont, « Les noms des dieux dans les tablettes inscrites en linéaire B » : véritable mémoire, qui fait l'inventaire des mentions religieuses et spécialement des théonymes, dont certains (Poséidon, Zeus) se retrouvent dans le panthéon grec classique. On s'intéressera particulièrement au cas de *Potnia* : il y a une *Potnia* des chevaux, une *Potnia* des céréales, sans doute différentes. La conclusion est d'une grande prudence, qui contraste avec les spéculations sur *la* Grande Mère méditerranéenne... Madeleine Jost, « Quelques épiclèses divines en Arcadie : typologie et cas particuliers » (toponymiques, pour distinguer de la ville voisine, ou résultant d'une association entre deux divinités, ou fonctionnelles). Charles-Marie Ternes, « Les théonymes d'époque romaine en Rhénanie : ébauche d'une classification », soulève d'importantes questions de méthode. José d'Encarnação, « Les noms des dieux dans l'*Hispania* pré-romaine », donne lui aussi une leçon de méthode pour comprendre les théonymes (étymologie, décor du monument, *interpretatio* entre divi-

nités romaine et indigène, etc.). Marc PHILONENKO, « Nommer le dieu Iaô » : la transcription en grec de Yahvé est un nom efficace, utilisé à des fins magiques. Nicole BELAYCHE, « De la polysémie des épiclèses : « Ὕψιστος dans le monde gréco-romain » — appellation fondamentalement ambiguë : le plus haut ou le Très-Haut ? polythéiste ou monothéiste ? juive ou païenne ? attestée dans toutes les expériences religieuses. Laurent BRICAULT, « Toponymie égyptienne et épithètes isiaques » : à partir de cinq exemples, qui montrent l'extrême diversité de la déesse myrionyme. Laurence FOSCHIA, « Θεός γεννήτωρ πάντων : divinité païenne et/ou chrétienne ? » : la formule témoigne d'une *koinè* religieuse, révélatrice du passage du paganisme au christianisme.

V — Les noms des dieux dans l'adresse rituelle. Danièle AUBRIOT, « L'invocation au(x) dieu(x) dans la prière grecque : contrainte [à écarter], persuasion [à privilégier] ou théologie ? » — qui, au terme d'une réflexion sur les prières de la littérature, débouche sur l'inaptitude humaine à appréhender la nature même du dieu. Charles GUITTARD, « Invocation et présence divine dans la prière à Rome », met l'accent sur les formules généralisantes qui, depuis l'invocation simple, aboutissent aux listes de théonymes ou même à l'indéterminé *si deus si dea*. Bernard LAUROT, « Poséidon chez Pindare, Bacchylide et Eschyle », dresse un portrait du dieu tant de la terre que de la mer, si proche de Zeus. Nadège NEUMULLER, « Les épithètes cultuelles dans la *Médée* de Sénèque », qui se place, de manière provocante, au-dessus des lois humaines et divines. Martina ATZORI, « La prière d'Admète dans l'*Alceste de Barcelone* : épiclèses et images traditionnelles » : analyse de la prière liminaire à Apollon.

VI — Des dieux et des hommes. Athanassia ZOGRAFOU, « Les *Phôsphoroi* et la tholos d'Athènes » — divinités plurielles qui, après le sac d'Athènes par Sulla en 86, remplacent l'unique Artémis du même nom. Antje KOLDE, « Les épiclèses d'Asclépios dans l'inscription d'Isyllos d'Épidaure : implications politiques » — péan à un dieu *Sôter*, plus efficace que les souverains « Sauveurs » du monde hellénistique. Jean-Luc VIX, « Les épiclèses d'Asclépios dans les discours XXX et XXXIII d'Aelius Aristide » — épiclèses courantes, mais qui révèlent une appropriation, par le dévot, de son dieu personnel. Maud PFAFF-REYDELLET, « Le rôle de l'épiclèse « Vltor » dans les *Fastes* d'Ovide » : épiclèse « ouverte », qui peut aussi être transférée à Auguste, promis à l'apothéose. Luigi SPINA, « Modi divini di nominare gli uomini », — ou, d'après l'*Odyssée*, comment les dieux nomment les hommes. Christophe BADEL, « Nommer d'après les dieux : les *cognomina* théophores ches les sénateurs du Haut-Empire » — rares, au demeurant, selon l'usage de la noblesse républicaine, inspirés par le désir de distinction sociale ; mais la dimension religieuse ? « Foi, rite, langage » : conclusion de Laurent PERNOT.

Il est difficile d'évaluer globalement un recueil aussi multiforme et aussi riche. Je rendrai tout d'abord hommage au considérable travail de mise en forme accompli par les éditeurs : construction d'un livre à partir de deux colloques parallèles, élaboration d'une bibliographie générale et de cinq index, des sources littéraires, des noms, des épithètes et épiclèses, des noms de lieux, des thèmes. Le contenu, comme dans toute manifestation de cette nature, est inévitablement inégal, des articles en forme de catalogue aux perspectives neuves qui ouvrent des fenêtres sur l'avenir. Tout spécialiste des religions de l'Antiquité y trouvera matière à information, à réflexion, en fonction de ses centres d'intérêt personnels.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Jason P. Davies, *Rome's Religious History : Livy, Tacitus and Ammianus on their Gods* : Cambridge, Cambridge University Press, 2004, x-341 pages.

Le sous-titre est peut-être plus révélateur que le titre : issue d'une thèse de doctorat, l'enquête approfondie de J. P. Davies étudie la religion romaine présentée, (re)créée par ses historiens. L'historiographie romaine produit une histoire religieuse de Rome. En cinq chapitres, après une présentation générale du sujet (1), l'auteur traite de Tite-Live, qui se taille la part du lion (presque la moitié du texte : jusqu'à la p. 142) et restera, tout au long de l'ouvrage, le point de référence : l'invention de la religion romaine (2), puis dieux et hommes (3) ; puis Tacite : la restauration de Rome (4) ; enfin d'Ammien qui, à tous égards, est un achèvement (5). D'un historien à l'autre, on retrouve une thématique commune, qui est aussi un fil directeur : l'action des dieux, la *fortuna*, le *fatum*, comment négocier avec le divin, avec une attention particulière aux prodiges, qui avertissent les hommes de l'urgente nécessité de rétablir la *pax deum*. Un autre fil conducteur du livre est l'attachement de nos trois historiens à la religion traditionnelle de Rome : aucun d'eux ne la met en doute. Tous trois, aussi, aspirent à (re)fonder une nouvelle Rome : Tite-Live, après la crise des guerres civiles ; Tacite, après celle du Ier siècle (l'année 69). Ammien, sans doute également, si un tel propos était réaliste à son époque. Au passage, J. P. D. cherche à dépasser quelques idées reçues : le scepticisme de Tite-Live, le pessimisme de Tacite ; nous reviendrons sur le monothéisme d'Ammien.

De la méthode, des analyses de J. P. D., on retiendra plusieurs conclusions. Pour T.-L., on échappera à l'affrontement stérile croyance / scepticisme, dans la perspective de D. S. Levene (1993). Les prodiges existent : ils sont une donnée incontestable de la religion romaine. Mais il y a de vrais et de faux prodiges : foudres et pluies de pierres, ou phénomènes hallucinatoires, par exemple. Les distinctions proposées, selon que leurs listes sont introduites par *dicitur*, *traditur*, *fama est*, *nuntiatum est*, sont au style direct ou indirect, me paraissent peu convaincantes. J. P. D. entend, fort justement, une pluralité de voix dans le texte de T.-L. : celles de l'historien, du peuple (crédule), du sénat et des prêtres (les experts, plus circonspects). Le chapitre 3, « Gods and men in Livy », privilégie de même une causalité multiple : les forces divines et humaines sont simultanément à l'œuvre dans les événements, dont on peut donner une lecture ou naturelle, ou surnaturelle : une invasion de sauterelles n'est pas un prodige, on peut les ramasser à la main ; l'extinction du feu de Vesta n'est due qu'à la négligence humaine. Mais, à un niveau élevé de pensée, l'ordre de la nature, *naturalis ordo*, coïncide avec la *pax deum*. La *pax deum* est l'état normal du monde, sous des dieux foncièrement bienveillants — qui, objecterai-je, s'irritent pourtant du moindre manquement. Mais il va de soi que dieux et hommes collaborent pour l'accomplissement de la destinée de Rome : Rome est bénie des dieux, cela ne saurait être mis en doute.

Plusieurs notions expriment ce pouvoir surnaturel. Le *fatum* en représente le niveau suprême, une volonté cosmique, à laquelle on a recours quand les explications tant divines qu'humaines se sont révélées inopérantes. Mais j'hésiterais (p. 109) à y mêler les décemvirs, interprètes des livres de la Sibylle, qui sont des « livres du destin » dans un sens nettement moins relevé, recueil d'oracles, de *fata*, dont on tire des *remedia*. Avec les dieux, il est toujours possible de négocier ; avec le destin, non : il est l'inévitable, auquel il faut se résigner — sur l'Allia, à Cannes. Le *fatum* est le terme ultime de l'analyse : c'est à lui que Rome doit sa suprématie. À l'opposé, *fors* n'exprime que la coïncidence de détails particuliers. *Fortuna* (493 occurrences, sans compter les cultes) est un concept plus général, dont J. P. D. ne

parvient pas à renouveler l'analyse : par essence imprévisible, elle représente la volonté des dieux ; seule la *fortuna populi Romani* est constante dans ses faveurs. Conclusion : loin de l'opposition simpliste scepticisme / croyance, la religion de T.-L. est tout en nuances et en subtilités. Avec les éléments que lui offrait la tradition, T.-L. a reconstruit une religion pour Rome. Sa maîtrise de sept siècles de tradition le qualifie pour concourir à la restauration religieuse, morale, politique de Rome. « Armed with the *AVC*, Rome was equipped to revive and continue her greatness under the watchful eye of benevolent gods » (p. 142).

Au terme de ces deux chapitres, on mesure la richesse des analyses de J. P. D. Je regretterai cependant une certaine lenteur dans le développement, une place excessive faite à D. S. Levene, comme s'il était le seul à avoir traité de la religion chez T.-L. En revanche, la procédure administrative de la *procuratio* qui, chaque année, fait « remonter » les annonces de prodiges jusqu'au sénat, et son abandon au dernier siècle de la République, auraient pu être mieux pris en compte. Plus encore : une restauration de la religion nationale, certes ; mais une restauration *augustéenne*. L'œuvre de l'historien s'inscrit dans celle du *princeps*, César Auguste, *templorum omnium conditorem aut restitutorem* (Liv., 4, 20, 7). L'analyse de J. P. D. eût gagné à se resituer dans la politique religieuse de l'Empire.

Tacite est le témoin et l'artisan d'une autre restauration, en un temps où les empereurs se sont approprié l'autorité sur la religion ; sans qu'on puisse pour autant le taxer de « pessimisme ». Les prodiges, plus rares que chez T.-L. ou Suétone, sont toujours considérés comme une manifestation de l'*ira deum* et l'annonce de désastres pour l'État. L'interrogation sur le destin, *fatone res mortalium... an forte uoluantur* (*ann*., 6, 22, 1-3), pose le problème de la destinée impériale : sujet périlleux, sur lequel le silence est de mise. La qualité du culte se dégrade, non point tant en raison de l'avènement du culte impérial (les nouveaux *diui* ne sont pas si différents des nouveaux dieux venus de l'étranger), que de l'incompétence des prêtres (on rectifiera, p. 189, 196 : les haruspices ne forment pas un collège). L'empereur, membre des grands collèges sacerdotaux, concentre sur lui toute l'expertise des prêtres de Rome : un empereur incestueux (Claude), qui tue les membres de sa famille (Néron, qui, sacrilège, se baigne dans l'*Aqua Marcia*). Le règne de Claude est placé sous le signe de la *fortuna* ; celui de Vespasien est voulu par le *fatum*. Les temps forts du récit sont l'apparition du phénix ; le renouveau de la *ficus Ruminalis*, qui se dessèche, mais repousse ; l'incendie, puis la reconstruction du Capitole : premier acte religieux d'une ère nouvelle, salué par Tacite, historien et quindécemvir, membre du collège qui a en charge les Jeux Séculaires. Le passage d'un « siècle » à l'autre n'est pas brutal, mais progressif : ces pages sur le « solstice d'hiver » qu'est l'incendie du Capitole, le « printemps » de Vespasien, le « new age » qui s'ouvre pour Rome, sont parmi les meilleures du livre. Conclusion : les dynasties passent, mais, au travers des tragédies humaines, Rome demeure.

Près de trois siècles plus tard, Ammien, Grec qui écrit en latin, païen sous des empereurs chrétiens, sauf Julien, déplore le déclin des prodiges, toujours signifiants, cependant. Un enfant à deux têtes figure les « deux têtes » de l'empire, Julien et Constance. Julien a tort de trop écouter les philosophes, quand le savoir des haruspices a fait ses preuves. Sur les *theologi*, l'analyse est un peu courte, qui se borne aux emplois d'Ammien, sans examiner d'autres auteurs. Ammien a la tolérance typique du paganisme tardif : le christianisme a sa place, mais marginalisé, comme un autre culte, quelconque, de l'empire. Notre historien, « snob », cultive l'idéal aristocratique gréco-romain de la *paideia*. Au sommet de sa théologie se trouve le *numen* (25, 7, 5 : *aeternum dei caelestis numen*), expression, nous dit-on, d'un monothéisme susceptible de ne heurter ni les païens, ni les chrétiens. Là aussi, la réflexion est un peu courte : pourrait-on dire que le principe suprême a nom,

pour T.-L. *dei*, pour Tacite *fatum*, pour Ammien *numen* ? Je m'étonne aussi de ne pas lire le mot « hénothéisme », plus propre que « monothéisme » à traduire le rapport des dieux pluriels au *numen*. La *fortuna* imprévisible, le *fatum* inévitable présentent moins d'intérêt. La notion fondamentale est la justice : l'heure de la mort est prédéterminée, mais chacun construit sa vie en fonction de la justice. La justice divine est un concept aussi bien païen que chrétien. Ammien est sans illusions : restaurer le paganisme est une cause perdue ; mais offrir à un monde indifférent ou hostile une synthèse de ses valeurs reste possible.

Après une conclusion qui résume les enjeux du débat, une abondante bibliographie, p. 292-318, et deux index, *locorum* et général, ferment le volume. De la bibliographie, très majoritairement anglophone — qui s'en étonnera ? —, les titres français ne sont pas absents, d'articles (plus faciles à cerner ?) plus souvent que de livres : pourtant, le *Tacite* de P. Grimal, 1990, eût étayé le débat sur l'optimisme de l'historien. Les titres allemands et italiens sont encore plus rares. Sont privilégiées les valeurs sûres : le Wissowa, de 1912 ; mais son pendant, la *Römische Religionsgeschichte* de K. Latte, est omis. Et G. Stübler, *Die Religiosität des Livius*, 1941 ? Je n'insisterai pas...

Jacqueline Champeaux.

Mars en Occident. Actes du colloque international « Autour d'Allonnes (Sarthe), les sanctuaires de Mars en Occident » (Le Mans, Université du Maine, juin 2003), édités par Véronique Bouquier-Reddé, Estelle Bertrand, Marie-Bernadette Chardenoux, Katherine Gruel et Marie-Claude L'Huillier, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 340 pages in 4°, ill. et plans en noir et en couleurs.

Le dieu Mars, ou plus exactement un dieu invoqué sous le nom de Mars, apparaît assez fréquemment sur des inscriptions signalant qu'un culte lui était rendu en Gaule et en Espagne. Entre autres particularités, son nom s'y trouve suivi d'une épiclèse variant selon les régions, *Mullo*, dans l'ouest de la Lyonnaise, *Boluinus* chez les Sénons, *Camulus* en Belgique, *Lenus* en pays trévire, *Caturix* dans la cité des Helvètes, en Narbonnaise *Albiorix*, *Ieusdrinus*, *Melouius*, *Nabelcus*, ou encore en Espagne *Borus*, *Campester*, *Cariocenus*, *Tilenus*. Le volume offre vingt-sept contributions, encadrées par une préface de Dominique Briquel, une introduction d'auteurs associés, et deux conclusions, l'une sur l'archéologie des sanctuaires, de Gérard Aubin, l'autre centrée sur Mars *Mullo*, de Patrick Le Roux. Les contributions elles-mêmes se répartissent en trois groupes, le premier consacré aux « figures de Mars en Occident », le deuxième aux sanctuaires, le troisième à des questions de problématique et de méthode.

Le nom de Mars apparaît comme s'appliquant à de grands dieux régionaux celtiques, « cousins » aux traits et aux fonctions proches, à qui la romanisation a fourni l'occasion de revêtir un nom unique, leur personnalité propre se conservant dans l'épiclèse, propre à un peuple ou commun à plusieurs voisins, comme le Mars *Mullo*, objet d'un culte dans plusieurs cités de l'ouest de la Gaule, ainsi que le détaille François Bérard, à partir de la documentation, exclusivement épigraphique, qui le cite. Dans le nord-est de la Gaule, les Trévires, comme le propose John Scheid, auraient adopté Mars comme dieu principal, dans les premiers temps de leur intégration à l'empire romain, car ils se reconnaissaient dans l'action violente qu'il représentait, mais aussi dans l'univers structuré d'une cité, dont les membres ont vocation à prendre les armes pour la défendre. Quant aux fidèles de ce dieu,

étudiés par une autre contribution dans le cadre de la Belgique, ils semblent s'y recruter surtout dans certaines cités, et à l'intérieur du groupe des élites romanisées. Toutefois, c'est de ce groupe qu'émane l'essentiel de la production épigraphique qui le cite, et les dimensions souvent importantes des sanctuaires reconnus suggèrent une fréquentation bien plus nombreuse, comprenant dans ce cas en majorité des fidèles appartenant à des classes ne s'exprimant pas par l'écrit, ce qui doit conduire à relativiser les données et à pondérer sans doute fortement les statistiques établies à partir de ces dernières. Thierry Luginbühl présente ensuite Mars *Caturix*, un dieu propre aux Helvètes, connu par l'épigraphie, et dont les principaux dévots se signalent comme propriétaires indigènes de *uillae*, les autres, de niveau social inférieur, étant décelables surtout par d'humbles offrandes. Michel Christol pour sa part suit les traces d'un culte à Mars en Narbonnaise : celui-ci a parfois recouvert des divinités locales dont il a fait disparaître le nom d'origine, et a peut-être joué le même rôle en s'inscrivant dans la titulature de la première fondation romaine sur ce territoire, *Narbo Martius*, Narbonne. Dans une ville proche, à Béziers, il apparaît comme un dieu majeur, selon toute vraisemblance antérieur aussi à l'installation romaine. À Vienne, une institution publique était attachée à son culte, à en juger par la mention d'un *flamen Martis*. Mais alors que dans ces trois villes, seul le nom de Mars subsiste, dans le reste de la province, on observe une présence variée d'épiclèses.

Le culte de Mars dans la péninsule Ibérique fait l'objet d'un exposé de Patrick Le Roux. Il est surtout attesté par des inscriptions, lesquelles suggèrent qu'il s'agit ici du Mars romain, au rôle surtout protecteur. Dans la diversité des cas observables, à partir d'un substrat antérieur, s'est développé un culte public encouragé par Rome, elle-même relayée par les élites locales. Francisco Marco Simon commente quant à lui une statuette dite « Mars des Pyrénées », conservée à Madrid (mais issue d'un atelier aquitain ?), et remarquable par sa nature composite : aspect d'un Mars Vengeur de type augustéen, mais casque à trois cornes, et sur la cuirasse, à la hauteur de l'abdomen, taureau en haut-relief dominé par deux étoiles : il s'agit d'éléments gaulois caractéristiques, maintes fois observés dans les provinces occidentales. Une telle figure associe un attachement persistant à des croyances ancestrales et une adhésion affichée à la romanité. Françoise Gury montre que l'iconographie gallo-romaine offre de Mars l'image d'un dieu polyvalent et à la personnalité bien spécifique, dont la figuration, fréquemment dérivée du Zeus de Léocharès, transféré au Capitole par Auguste, et de statues d'Alexandre, suggère une volonté romaine de lui conférer une fonction civique et une assimilation impériale. Alain Bouthier, avec Didier Lamotte, développe l'hypothèse de la présence à Bouhy dans la Nièvre, en territoire éduen, d'un sanctuaire dédié à Mars, dont l'épiclèse locale, *Boluinnus*, attestée deux fois, serait à l'origine du nom actuel de la localité.

Dans le deuxième groupe de contributions, Véronique Brouquier-Reddé et Katherine Gruel partent d'un des sanctuaires d'Allonnes, dans la Sarthe, celui de La Forêterie, un des rares identifiés en Gaule comme dédiés à Mars, pour montrer l'existence, au IIe siècle de notre ère, d'une monumentalisation cultuelle importante dans les provinces occidentales, avec volonté délibérée d'adopter, dans les créations comme dans les réfections, des caractéristiques romaines, elles-mêmes associées à des singularités individuelles qu'il convient d'attribuer aux architectes ou aux évergètes locaux. Plus loin dans le volume, Jacques Biarne étudie un second sanctuaire identifié à Allonnes. Sur son aire sacrée, limitée par des portiques et des pavillons d'angle, se dressaient un temple principal et des bâtiments de dimensions réduites. Les inscriptions retrouvées mentionnent Minerve et les *Fatae*, mais pas la divinité dédicataire. Anne-Marie Jouquand, Patrick Neury et Alain Wittmann

présentent, mais trop brièvement, le temple fouillé à Tours, un édifice circulaire de grandes dimensions, sans doute construit vers la fin de la période flavienne. Dans les pages suivantes, Cécile Doulan consacre un exposé au sanctuaire reconnu à Aulnay (Charente-Maritime), lequel montrait une *cella* circulaire à parement octogonal entourée d'une galerie. Celui de Blicquy, dans le Hainaut, est décrit par Evelyne Gillet, Léonce Demarez et Nicolas Paridaens : un temple carré à galerie s'y dressait dans un espace sacré qu'encadrait un portique pourvu d'une grande exèdre, l'ensemble avoisinant un théâtre de type gallo-romain. On a trouvé sur le site sept statuettes figurant Mars. Danielle Magnan détaille ensuite le complexe cultuel fouillé près de Meaux, où les traces primitives remontent à la Tène ancienne, et qui a connu au tournant des I^er^ et II^e^ siècles une monumentalisation érigeant sur une grande terrasse un péribole et deux temples jumelés. Du sanctuaire construit par les Aulerques Diablintes à la lisière de leur capitale *Nouiodunum*, Jublains (Mayenne), Jacques Naveau montre la composition : un temple rectangulaire sur *podium*, du type périptère classique, en position décentrée dans un grand péribole, construit à partir du règne de Néron. Hervé Sellès présente le probable sanctuaire récemment exploré à la périphérie sud-est d'*Autricum*, Chartres, et dont deux églises actuelles recouvriraient les temples. Françoise Gury décrit le sanctuaire central du Vieil-Évreux, agglomération antique à vocation en grande partie cultuelle. Outre son intérêt architectural, alliant inspiration romaine et tradition indigène par le biais de trois temples périptères sur *podium* et d'au moins trois *fana*, il offre celui d'avoir livré des bronzes, un Jupiter, un Apollon, et un bras de statuette inspirée de l'Alexandre de Lysippe, modèle souvent utilisé pour figurer Mars en Occident. Dans les pages suivantes Claude Lambert et Jean Rioufreyt traitent du sanctuaire d'Aubigné-Racan (Sarthe) : il comportait un vaste péribole, et un temple pseudo-périptère précédé d'un bassin. Son architecture évoque le culte impérial.

Dans le troisième groupe d'articles, un premier temple, dit de Diane, à Mérida, *Colonia Augusta Emerita*, en Espagne, est sollicité par José María Álvarez Martínez et Trinidad Nogales Basarrate pour des éléments de réflexion : périptère dans un péribole, il montre des caractéristiques liées au culte impérial. Une annexe, dite « portique du *forum* », pourrait avoir porté un autel, l'*Ara Prouidentiae* attesté par des monnaies, et avoir abrité un programme iconographique dérivé du *Forum* d'Auguste à Rome. Dans les pages suivantes, Pierre Aupert offre une étude architecturale du temple circulaire, sans doute dédié à Mars, de Barzan (Charente-Maritime) : des mesures effectuées sur son troisième état, du milieu du II^e^ siècle, permettent de comprendre le tracé de sa colonnade périphérique, qui révèle un architecte de tout premier ordre, et de proposer une hypothèse d'élévation. Jean-Claude Golvin expose la méthode lui permettant de restituer les hauteurs et une image des édifices cultuels du monde romain : elle ne se limite pas à l'application de règles, mais fait appel aussi à la connaissance de traditions, notamment régionales, et n'ambitionne que d'approcher, sans pouvoir l'atteindre, la réalité architecturale disparue. Dominique Tardy évoque pour sa part les variantes du décor corinthien dans la Gaule de l'Ouest : en conservant une fidélité certaine aux modèles augustéens, les chapiteaux qu'elle examine montrent une évolution vers un graphisme ornemental s'éloignant du style naturaliste originel, et conduitant à la fin du IIe siècle à une corbeille où se dissout le schéma organique corinthien. Opérant ensuite un retour sur le temple de Mars *Mullo* à Allonnes, Cathy Lefèvre, montre que les données recueillies sur l'ordre corinthien qui structure cet édifice, confrontées aux modèles théoriques, en rendent possibles plusieurs restitutions selon les choix effectués. À propos du même sanctuaire, Sébastien Cormier, s'intéressant aux qualités esthétiques et à la gamme chromatique des roches, locales et importées,

mises en œuvre dans le portique, et aux formes créées à partir d'elles, en tire des éléments de restitution sur le décor de ce dernier, et se propose de les intégrer à une recherche plus étendue dans la Gaule de l'Ouest. Enfin, une dernière communication, due à Marie-Claude L'Huillier et à Estelle Bertrand, porte sur la fin des sanctuaires païens dans l'ouest des Gaules, région particulièrement marquée de conflits et de troubles, mais moins christianisée que d'autres. La fin de ces sanctuaires y demeure dans l'ensemble obscure, et ses modalités sont encore en grande partie à préciser.

Mars en Occident s'avère une belle et riche synthèse, à la fois archéologique, architecturale, iconographique, épigraphique, onomastique, cultuelle, qui témoigne d'une remarquable progression des connaissances et de la réflexion durant ces dernières décennies, sur un dieu qui se révèle à bien des égards un des plus importants des provinces occidentales, ce Mars gaulois qui voit une confirmation de son rang dans sa participation au petit groupe des huit dieux qui, seuls parmi tous ceux du monde romain, pouvaient, au dire d'Ulpien, *Frgts*, 22, 6, recueillir des héritages : *deos heredes non instituere possumus, praeter (...) Martem in Gallia*. Ce livre marque une étape décisive dans l'inventaire de celui qu'en sens inverse le Mars occidental nous a transmis.

Un rappel *in fine* : deux des éditrices, K. Gruel et V. Brouquier-Reddé, avaient déjà dirigé sur le même thème un ouvrage collectif : *Le Sanctuaire de Mars, Allonnes (Sarthe)*, Le Mans, 2003. Son compte rendu est paru dans la *REL*, 82, 2004 (2005), p. 408-410, sous la plume de J.-Fr. Croz.

Robert Bedon.

Auguste Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'Antiquité. Divination hellénique et divination italique* : réédition, Grenoble, Jérôme Millon, 2003, 1109 pages.

La réédition de l'ouvrage classique d'Auguste Bouché-Leclercq constitue une heureuse initiative de la part de l'éditeur grenoblois Jérôme Millon, à qui tous les chercheurs et les spécialistes de l'histoire des religions seront reconnaissants. À l'origine, la publication des quatre volumes qui formaient la première édition (Ernest Leroux éd.) s'est échelonnée entre 1879 et 1882. Depuis, ce manuel classique était cité par tous les travaux portant sur les diverses formes de la divination dans l'Antiquité classique, mais sa consultation était devenue difficile, et force était de se rendre dans une bibliothèque universitaire ou de faire une heureuse découverte chez un bouquiniste pour le consulter. Il faut rendre hommage aux éditeurs d'avoir intégré à la présentation moderne la pagination originale de l'ouvrage, ce qui permet de s'y référer très aisément à partir des citations ou renvois des autres auteurs. Tous ceux qui depuis ont eu à s'occuper de mantique, en particulier de mantique grecque (Parke et Wormell, avec des réserves, P. Amandry, R. Flacelière...) ont rendu hommage à leur prédécesseur en la matière.

La grande ambition de Bouché-Leclercq a été d'englober les deux mondes, Rome et la Grèce, dans un même ouvrage et une vaste synthèse qui prenait ainsi une forme quelque peu encyclopédique. Bouché-Leclercq commence par dresser une typologie des différents modes divinatoires, les regroupant sous deux rubriques principales : divination inductive, qui relève d'une technique, d'un art, et divination intuitive naturelle, dans laquelle l'homme se laisse guider d'une manière toute passive. Cette distinction se trouve clairement exprimée chez Cicéron, dans son traité *De Diuinatione* (I, 72), dérivée de Posidonius d'Apamée. Le savant

français s'efforce de reprendre et d'approfondir ces catégories pour les inscrire dans l'histoire du fait religieux en soi. Cette classification binaire est devenue un topos des étude classiques et s'est même introduite chez les étruscologues. Certains, et non des moindres (M. P. Nilsson), vont jusqu'à reconnaître à Bouché-Leclercq la paternité de cette distinction, qui accorde la première place à la divination inductive (signes fournis par les êtres animés ou les objets inanimés, cléromancie, signes météorologiques, astrologie, divination mathématiques...). Comme le fait remarquer S. Georgoudi, ces huit chapitres consacrés à la divination inductive constituent l'une des parties les plus riches et les plus instructives de son ouvrage. Ces classifications, ces typologies constituent le premier tome de l'ouvrage initial. Les deux tomes suivants portent sur les agents cultuels qui constituent les agents divinatoires. On y trouve un inventaire complet des devins qui opèrent en contexte hellénique : les sibylles sont bien sûr à l'honneur dans cette revue exhaustive, qui concerne les chresmologues et les prophètes de toute nature, et tous les personnages, légendaires ou historiques, associés à la divination (Calchas, Tirésias, Mélampous). L'étude ne néglige aucun centre oraculaire, insistant tout particulièrement, comme on peut s'y attendre sur les oracles de Zeus et d'Apollon. Mais, le savant n'oublie pas les oracles des héros et des morts, et deux figures associées à la divination médicale ou iatromantique, Asclépios et Héraclès.

Latiniste de formation et de vocation, A. Bouché-Leclercq n'oublie pas de consacrer le dernier tome de son étude aux peuples italiques en général, c'est-à-dire surtout aux Étrusques et aux Romains, mais aussi aux peuples du Latium, de la Sabine et de l'Ombrie. Une importance particulière est reconnue à l'haruspicine, qui a fortement influencé, comme la science des foudres et la brontoscopie, les pratiques romaines ouvertes et réceptives à l'*Etrusca disciplina*.

On sait que des tentatives de mise à jour ont été esquissées, à l'initiative de G. Dumézil et de R. Bloch, mais n'ont pas abouti, ce qui légitime pleinement la réédition de Jérôme Millon. Une légende veut qu'il existe à la Sorbonne un ouvrage annoté des mains mêmes de l'auteur. Ce qui fait l'originalité de l'ouvrage est aussi sa faiblesse : il est l'œuvre d'un seul homme ce qui lui assure unité, cohérence mais en limite la portée. Depuis le milieu du XIX^e^ siècle, les données archéologiques et épigraphiques ont considérablement modifié notre vision et notre connaissance des pratiques oraculaires dans le monde grec, et une nouvelle géographie est apparue et s'impose, comme le souhaite S. Georgoudi, une nouvelle cartographie en quelque sorte. On ne reconnaît plus aujourd'hui la même importance aux prophétesses et aux divinités féminines. De nouvelles questions surgissent, comme celle de l'oralité et de l'écriture dans la pratique oraculaire.

Dans sa belle Préface, S. Georgoudi a su rendre hommage à ce grand savant qu'a été A. Bouché-Leclercq. Les grands classiques ne vieillissent pas et survivent aux effets de mode. Cette réédition était très attendue.

Charles Guittard.

Monique Bouquet-Françoise Morzadec (dir.), *La Sibylle. Parole et représentation :* Presses Universitaires de Rennes, Collection « Interférences », Rennes, 2004, 301 pages.

Autour de la Sibylle (et des Sibylles), la religion, l'histoire et l'imaginaire ont permis à la civilisation occidentale de s'accroître au cours des siècles. La figure de la Sybille passent de l'antiquité à l'époque contemporaine à travers les revisitations et

les réinterpétations de son rôle et de ses enjeux dans la littérature ainsi que dans d'autres domaines artistiques. C'est pour cette raison que ce thème a attiré à plusieurs reprises l'attention des savants et des chercheurs avec le croisement nécessaire de compétences différentes.

Ce livre réunit les contribution d'un colloque organisé par le Centre d'Études des Littératures Antiques et Modernes à l'Université de Rennes 2 en octobre 2001. Il s'ouvre avec trois études sur la parole prophétique de la Sibylle des Livres Sibyllins. La première, « Le double langage de la Sibylle : de l'oracle grec au rituel romain », par Caroline Février (pp. 17-28), insiste sur la valeur symbolique du recueil ; qu'on les considère plutôt comme des *remedia*, des préceptes rituels, que des *oracula*, ne change rien quant à l'importance du rôle des textes des Livres Sibyllins, vrais intermédiaires entre les décemvirs et les dieux qu'ils doivent apaiser, et source de la religion nationale romaine à travers la procuration des prodiges. La deuxième, « Reflets étrusques sur la Sibylle : *Libri Sibyllini* et *Libri Vegoici* », par Charles Guittard (pp. 29-42), s'interroge sur les rapports entre les Livres Sibyllins et la *disciplina etrusca*, en soulignant l'importance des *Libri Vegoici* concernant la science des foudres. La troisième, « Figures romaines de la Sibylle », par Jacqueline Champeaux (pp. 43-52) enquête sur la création de la prophétesse de Virgile, une figure à la fois innovante et unitaire. Le poète a su unifier en un seul personnage plusieurs images venues de la tradition : la Sibylle de la théologie officielle, rédactrice des Livres Sibyllins, la Sibylle de Cumes, celle du peuple romain, et la Sibylle d'Érythrées. Une créature *sacra* au sens étymologique de ce terme : à mi-chemin entre les hommes sur terre et les dieux d'en haut, avec lesquels elle est en communication extatique.

Pour une meilleure compréhension du personnage virgilien, il faudra lire aussi les articles de Monique Bouquet, « La Sibylle servienne, guide de l'exègese moderne ? » (pp. 109-118) et de Giuseppe Ramirez, « Le problème des additions italiennes dans l'épisodo de la Sibylle de Cumes, Servius *ad Aen* ». VI,37-135 (pp. 119-130), consacrés au commentaire servien.

Du côté du grec, les contributions de Christophe Cusset, « Cassandre et/ou la Sibylle : les voix dans l'*Alexandra* de Lycophron » (pp. 53-60), et celle de Damien Nélis, « La Sibylle et Médée : Virgile et la tradition argonautique » (pp. 61-68) instaurent des parallèles avec d'autres figures féminines de la tradition grecque dans la continuité des représentations littéraires.

La Sibylle des poètes a souvent un rôle métapoétique. Ce que prouvent notamment les articles d'Albert Foulon, « Sibylles élégiaques » (pp. 69-74), enquêtant sur la Sibylle chez Tibulle, d'Alain Demeretz, « La Sibylle dans la tradition épique à Rome : Virgile, Ovide et Silius Italicus » (pp. 75-84) et de Françoise Morzadec, « Stace et la Sibylle : rivalité littéraire autour de la louange de Domitien. La *Silve* IV, 3 » (pp. 85-98).

D'autres articles, d'orientation plus disparate, explorent les milles facettes de la réception de la Sibylle de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge, de la Renaissance jusqu'au XIX^e^ siècle. Ré-élaborée par les communautés judéo-chrétiennes, la Sibylle est la *Bru de Noé* de l'article d'Ileana Chirassi-Colombo (pp. 131-150). Prophétesse païenne christianisée, elle sert de transition entre l'Ancien et le Nouveau Testament, dans l'article de Marie-Nöelle Colette, « Le chant de la Sibylle, composition, transmission et interprétation » (pp. 165-176). L'ouvrage n'ignore non plus « La Sibylle au théâtre » (Denis Hüe, pp. 177-196) ni « La Sibylle en musique » (255-272).

Malgré son titre évoquant la « parole », ce livre ne s'adresse pas spécialement aux linguistes, plutôt aux experts d'histoire des religions, d'histoire des idées, aux

chercheurs en histoire de l'art ainsi qu'en littératures comparées. Il constitue, c'est certain, un passionnant voyage pour tout lecteur cultivé.

Paolo Poccetti.

Marie-Laurence Haack, *Les haruspices dans le monde romain* (Ausonius, Scripta antiqua 6) : Bordeaux 2003, 273 pages.

Marie-Laurence Haack s'est affirmée ces dernières années comme l'une des meilleures spécialistes du monde étrusco-italique, en particulier du statut des prêtres et de l'*Etrusca disciplina*. Avant de publier une précieuse prosopographie des haruspices romains (dans la *Biblioteca di Studi Etruschi* 42, 2006), elle s'est employée à retracer l'histoire des haruspices dans le monde romain. L'intérêt de cet ouvrage est de ne pas se limiter à la période de la grandeur de l'Étrurie ou à celle de la conquête romaine mais d'englober toute l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'à ma chute de l'Empire romain. L'auteur permet ainsi de suivre un fait historique, un phénomène religieux depuis son origine jusqu'à sa disparition, une fin qui n'intervient qu'avec la fin du paganisme lui-même. M. L. Haack surmonte ainsi le handicap des études strictement étruscologiques, limitées dans le temps, en s'affirmant historienne dans toute l'acception, la plus noble, du terme.

Dans un premier chapitre (p. 15-49) est soulevé avec netteté le problème des origines de l'haruspicine dans le monde romain, c'est-à-dire la question de savoir quand, comment et dans quelles conditions historiques l'haruspicine (pour ne pas dire l'*Etrusca disciplina*) a été introduite à Rome. Le titre de ce chapitre, « L'appropriation des haruspices par Rome », comporte déjà des éléments de Réponse. L'auteur envisage successivement les diverses hypothèses (origine sabine ? origine liée à la fondation romuléenne ?), dénonçant au passage l'anti-étrusquisme de Denys d'Halicarnasse. Elle insiste sur le conflit romano-véien, qui marque une étape décisive dans les rapports entre les deux cités sur le plan religieux (enlèvement de l'haruspice, rapt des entrailles, *evocatio* de l'Uni véienne), émet un doute, peut-être exagéré, mais prudent, sur la présence d'un haruspice aux côtés de Publius Décius Mus, lorsqu'il se dévoue en 340 à la bataille du Véséris, et confirme la présence des haruspices en milieu romain, sur les champs de bataille comme dans l'entourage sénatorial à la fin du IIIe siècle et à partir de la deuxième guerre punique.

Du deuxième siècle jusqu'au début du principat (cf. chap. II, p. 51-83), l'engagement des haruspices au service de Rome se présente sous diverses formes, au profit de différents partis. Des haruspices privés au service de généraux, de démagogues ou d'hommes politiques ambitieux, cherchent à compenser la modestie de leurs origines et à s'élever dans l'échelle sociale. Les haruspices publics romains appuient la politique sénatoriale, au nom du lien qui unit leur famille à Rome. L'influence des haruspices est également notable en dehors de Rome où certains font profiter de leur science et de leurs connaissances les magistrats locaux, du municipe ou de la colonie. On n'est pas assuré que César ait conçu une organisation des colonies et des municipes sur le modèle de Rome, mais une loi de colonie de Bétique, la loi d'Urso, qui prévoit la présence d'haruspices au sein de l'administration de la cité, a pu être mise en place à l'époque des triumvirs sous l'impulsion de César lui-même. Cette loi, qui prévoit la présence d'haruspices auprès de magistrats, tout en datant de l'époque flavienne, reprend une loi comitiale remontant probablement à la dictature de César. On trouvera dans ce chapitre (p. 75-78) une excellente mise au point de la question et du problème que ne manque pas de soulever cette loi.

En ce qui concerne la troisième étape, qui voit s'établir « le contrôle des haruspices par l'Empire » (p. 85-136), M. L H Haack rejoint la position de ceux qui voit une création augustéenne dans la constitution d'un ordre des 60 haruspices. Elle reprend l'examen des *Elogia Tarquiniensia*. L'activité des *sexaginta*, peu attestée sous le règne d'Auguste, connaît un regain d'actualité sous Claude, tandis que le règne de Néron inaugure une reprise des avertissements divins. On voit au cours de cette période apparaître une haruspicine « gubernatoriale » civile, c'est-à-dire des prêtres qui assistent les gouverneurs des provinces sénatoriales. Se met en place un contrôle des pratiques privées de l'haruspicine, un contrôle finalement assez limité.

L'apogée de l'haruspicine publique se situe historiquement sous les Sévères (p. 137-176), ce qui s'est traduit par la création d'une haruspicine militaire ayant pour fin de rechercher la bienveillance des dieux envers l'armée romaine, en particulier dans la zone du *limes* numidien et par l'amélioration du financement de l'haruspicine publique impériale, devenue un instrument de légitimation politique pour les empereurs. On peut attribuer cette primauté à Alexandre Sévère (dont la figure est quelque peu idéalisée par l'*Histoire Auguste*) ou à Caracalla son prédécesseur. L. Antonius Staurus apparaît dans le cadre de la troisième légion auguste de Lambèse (*CIL* VIII, 2809) : la création d'une haruspicine de légion dans la troisième légion Auguste doit peut-être se comprendre dans le cadre d'une fonction sacerdotale attaché à la personne du gouverneur d'une province militarisée. Cette importance de l'haruspicine est encore confirmée par le rôle que joue l'*Etrusca disciplina* dans les pratiques sacrificielles (d'autre part, la généralisation d'un critère de couleur devient pratique courante dans l'explication des présages).

Un dernier chapitre est consacré à « la fin programmée des haruspices » (p. 177-221). La mise en place d'un arsenal juridique par les empereurs chrétiens a interdit successivement la pratique de l'haruspicine privée (Constantin et Cod. Theod. 9, 16, 1) et publique (Constance II et Cod. Theod. 16, 10, 2). On trouvera une très bonne analyse de la législation élaborée par Constantin et Constance II contre les pratiques haruspicinales (bonne présentation, accompagnée d'une traduction, des lois du Code Théodosien). Julien lui-même fut plus proche de la philosophie et de l'hellénisme que des pratiques étrusco-italiques survivant dans le paganisme tardif.

Une bibliographie très complète, des index bien conçus, viennent confirmer la solidité de cette enquête patiente et méticuleuse. Cet ouvrage, de bonne présentation et de consultation aisée, sait allier la commodité d'un manuel où l'on trouve rapidement un renseignement, une réponse à une question, à la densité d'un travail qui s'appuie sur de longues recherches et ne se contente pas de donner une synthèse mais propose des mises au point et des problématiques sur toutes les questions que soulève un fait religieux fondamental dans l'Antiquité et pour lequel les sources sont ou défaillantes ou extrêmement subjectives, partielles et partiales.

Charles Guittard.

Iain Gardner and Samuel N.C. Lieu (éd.), *Manichaean Texts from the Roman Empire* : Cambridge, Cambridge University Press, 2004, 312 pages.

Cet ouvrage présente, en traduction anglaise, un nombre très considérable de sources concernant le manichéisme assemblées pour la première fois : documents de première main, portés à la lumière au XX^e^ siècle, témoins de la controverse hérésiologique, extraits des législations impériales *contra manichaeos*. Le but du volume étant, comme le titre l'indique, de fournir des textes qui illustrent l'expan-

sion de la religion manichéenne dans l'Empire romain, Iain Gardner et Samuel Lieu, auteurs de nombreux ouvrages remarqués sur le manichéisme, ont principalement traduit des textes latins, grecs, syriaques et coptes, avec l'aide de quelques collaborateurs, tous spécialistes du domaine : Simonetta Calderini, Sarah Clackson, Michael Laffan, Judith Lieu, Stephen Llwelyn et Mark Vermes.

Trois grandes découvertes sont largement représentées. Tout d'abord, les codices coptes retrouvés à Medinet Madi (Fayoum) au tout début du XX^e^ siècle. Confectionnés vers le milieu du IV^e^ siècle, vraisemblablement traduits du syriaque, ils attestent la vivacité du manichéisme, pénétré en Égypte vers 260. Une grande attention est ensuite portée sur le Codex manichéen de Cologne. Également retrouvé en Égypte (on ignore toutefois encore le lieu et les circonstances de sa découverte), mesurant 3,8 cm. par 4,5 cm., ce codex pourrait être daté du IV^e^ ou du V^e^ siècle. Il contient un texte grec de nature hagiographique, alimenté par des citations de traditionnistes, sur la période que Mani (216-276) passa dans une communauté baptiste de la Basse Mésopotamie, de l'âge de quatre ans à celle de vingt-quatre ans. Y sont également relatés la première élaboration de sa doctrine révélée, son éloignement de la secte et son départ vers Séleucie-Ctésiphon pour diffuser les principes de sa nouvelle religion. Enfin, les éditeurs font une large place à une découverte archéologique d'envergure, réalisée dans les années 1980 : sur le site de Kellis (oasis de Dakhleh), en Égypte, ont été dégagés des textes de doctrine, de très nombreuses lettres et même des instruments de traduction (un lexique bilingue syriaque-copte) qui jettent une certaine lumière sur la vie et les activités d'une communauté manichéenne installée, au IV^e^ siècle, dans ce village éloigné, également habité par des chrétiens et des païens. Le travail sur la documentation de Kellis est encore en cours à l'heure actuelle. Quelques textes ou fragments manichéens provenant des très riches trouvailles de Tourfan et de Duenhuang en Asie Centrale, effectuées dans les années 1900, ont retenu l'attention des Éditeurs : bien que rédigés en des langues iraniennes ou en chinois, ils trouvent leur place dans ce volume consacré au manichéisme occidental car ce sont des traductions de textes composés à l'origine en syriaque, langue dans laquelle s'exprimait et écrivait Mani ainsi que ses premiers disciples.

Le volume s'articule en sept parties. La première est constituée par une riche Introduction (pp. 1-35) qui donne des clefs de lecture et allège les parties suivantes, en présentant d'emblée la vie de Mani, son système doctrinal et mythique, l'éthique et l'organisation communautaire de son Église. Les lignes maîtresses de l'histoire de la recherche récente sur le manichéisme, revitalisée par les grandes découvertes de textes de première main, sont attentivement dégagées. Une présentation des textes conservés permet au lecteur de consulter aisément les parties suivantes du volume qui s'articulent ainsi : 2. La vie de Mani (pp. 46-104) ; 3. Le manichéisme dans l'Empire romain (pp. 109-150) ; 4. Les écrits de Mani (pp. 151-174) ; 5. Les enseignements (pp. 176-229) ; 6. Culte et éthique (pp. 231-256) ; 7. Textes communautaires (pp. 259-280). Une liste des textes considérés, au nombre de 98, un glossaire, une bibliographie et un index complètent le volume (pp. 282-312), agrémenté par quatre illustrations et deux cartes (Empire sassanide et Empire romain). On ne peut que se réjouir vivement de la réalisation de cet ouvrage qui est d'une grande utilité pour les spécialistes du manichéisme et qui peut rendre aussi de grands services aux historiens de l'antiquité tardive, en mettant à leur disposition des sources dispersées, parfois d'accès difficile.

Madeleine Scopello.

Fabio Mora, • *Eutifrone. Bibliografia ragionata di storia delle religioni. Religioni del mondo classico, Polifemo*, supplemento 4 : Messine, 2006, xii-999 pages. • *Eutifrone, bibliografia annuale di storia delle religioni*, I : Messine, 2007, 264 pages.

L'université de Messine en Sicile est un centre actif de recherche en histoire des religions, dans la grande lignée des travaux de R. Pettazzoni, U. Bianchi et aujourd'hui de G. Sfameni Gasparro. Fabio Mora est un chercheur infatigable auquel on doit déjà de nombreuses études très approfondies sur l'antiquité classique, sur Rome et la Grèce en particulier. Il dirige et anime depuis 2001 la revue *Polifemo* qui paraît annuellement et qui est une revue d'histoire des religions et d'histoire ancienne proposant une nouvelle approche du fait religieux, au-delà de la trop simple opposition ente le sacré et le profane. L'idée est de mettre en valeur l'interaction entre culture et religion dans une perspective résolument comparatiste et de repenser les rapports entre histoire des religions et histoire politique et culturelle, entre intentions et structures, entre idéologie (théologie) et pratique rituelle. Parallèlement à cette revue paraît une série de suppléments sous le titre d'*Eutifrone* qui se propose, sous son impulsion, de fournir aux chercheurs une bibliographie raisonnée d'histoire des religions : le supplément 4 englobe l'ensemble des religions classiques. Si les religions grecque et romaine occupent la majeure partie de ce volume de près de 1000 pages, les religions orientales, égyptienne en particulier, et le substrat indo-européen, sont aussi pris en compte. En fin de volume on trouvera une bibliographie de la religion phénicienne La prise en compte de l'interdisciplinarité est un élément fondamental de cette revue. Ce volume couvre une période d'une quarantaine d'années ; il comprend 12000 données bibliographiques, dont 1600 notices détaillées, sans compter les 14000 renvois secondaires à l'aide d'une numérotation. Cette numérotation s'inspire, selon l'auteur lui-même, du modèle « téléphonique », fondé sur une série de préfixes, qui constituent la macro-organisation de l'ensemble, dans lequel on retrouve une thématique fondée sur l'ordre alphabétique, en lettres grasses. Ainsi, à titre d'exemples, 42411 concerne toutes les divinités grecques, 424132 les héros grecs, 32411 les divinités du panthéon indien...

Une partie est réservée à la religion étrusque (préfixée 43) et aux religions italiques (préfixées 44). La religion grecque constitue l'ossature du volume puisqu'elle occupe près de 600 pages (p. 29-604) ; la religion romaine occupe les pages 638 à 970 : la classification est d'abord géographique, puis sont analysés les sources, le monde des dieux, l'anthropologie et la cosmologie, la politique, les actes rituels. Bref, aucun aspect n'est oublié et la recherche est guidée avec une grande sûreté. S'il faut se familiariser avec ce nouveau système bibliographique, la clarté de la présentation permet d'évoluer aisément parmi les nombreuses références et cette démarche joue un rôle très positif dans la recherche elle-même, favorisant l'ouverture et les découvertes à travers de nombreux rapprochements.

On soulignera la place accordée par cette Revue aux travaux en langue française, trop souvent négligés dans les publications anglo-saxonnes et les nombreuses notices, de longueur variable, mais dont certaines constituent de véritables mises au point, qui font de cet ouvrage un authentique instrument de travail pour les chercheurs : l'auteur n'hésite pas à prendre partie sur certaines questions concernant l'histoire des religions ou la méthodologie. Cet ouvrage volumineux constitue ainsi une véritable mine pour l'historien des religions de l'Antiquité. Cette bibliographie se voulait le volume initial pour la période qui a précédé et, depuis, l'auteur a sorti, avec l'aide de Emmanuele V. Ciampini pour la partie concernant la religion

égyptienne, le premier volume de la série, couvrant les années 2005-2006. C'est donc le début d'une entreprise prometteuse pour tous les chercheurs.

Charles GUITTARD.

Archéologie. Histoire de l'art.

Alain VEYRAC, *Nîmes romaine et l'eau* (57e supplément à Gallia) : Paris, CNRS éditions, 2006, 424 pages, 225 figures, XVIII tableaux, 2 graphiques, 5 plans hors-texte.

Se fondant à la fois sur l'archéologie, sur l'étude attentive des documents d'archives et sur une parfaite connaissance de la bibliographie spécialisée, cet important ouvrage dresse, en neuf chapitres, le tableau précis et documenté de tout ce qu'on peut actuellement savoir sur la présence de l'eau dans la Nîmes gallo-romaine. Comme point de départ, l'auteur choisit naturellement de montrer le rôle, évidemment dès l'origine essentiel, des facteurs naturels et humains. Le premier chapitre situe donc la ville dans ses contextes géographiques, géologiques, climatologiques, hydrologiques, démographiques et cultuels et présente, d'un point de vue technique et historique, la résurgence et le sanctuaire de la source, ce qui conduit naturellement, dans le second chapitre, à l'étude novatrice de la source de la Fontaine, qui est certainement à l'origine du développement du site. Adoptant ensuite le schéma logique alimentation, distribution, consommation, les trois chapitres suivants recensent les ressources en eau, locales et amenées, de la ville (puits, sources urbaines et périurbaines, citernes et aqueducs), détaillent le réseau de distribution et font l'inventaire des établissements consommateurs (thermes, latrines, ateliers artisanaux) ; les solutions apportées au problème de l'évacuation occupent évidemment les quatre derniers chapitres, consacrés à l'étude du réseau de drainage et d'assainissement des quartiers d'habitation, aux aménagements hydrauliques du Forum, à la collecte des eaux pluviales et usées de l'amphithéâtre et, pour finir, à une présentation détaillée puis synthétique de la structure et du fonctionnement de l'ensemble du réseau des égouts de la Nîmes antique. Totalement exhaustif, l'exposé, toujours très clair, est complété, pour chaque section, par un historique des recherches, souvent résumé dans de minutieux tableaux de synthèse et continuellement soutenu par un ensemble éclairant et fourni de schémas, de photos, de graphiques et de plans (227 au total). L'auteur ne manque en outre jamais l'occasion d'élargir son étude en proposant, par exemple, un tableau comparatif des densités de populations dans les villes romaines, une classification des divers types de puits, une nomenclature des tuyaux de distribution d'après Vitruve et Frontin ou un recensement des grands collecteurs d'égouts du monde romain. Complété par une bibliographie sans faille, l'ouvrage d'Alain VEYRAC nous offre ainsi, non seulement une vision riche et complète de la maîtrise de l'eau dans une grande ville romaine, mais aussi une belle synthèse de nos connaissances actuelles en ce domaine.

Alain MALISSARD.